

PROLOGUE

« La nuit où mon grand-père est mort, j'étais auprès de ma mère et de ma grand-mère, à l'hôpital. L'infirmière s'est avancée vers elles, grave, et elle a prononcé les deux mots qui signent la fin de la vie d'une personne. *C'est fini*. Elles se sont accrochées l'une à l'autre et la même plainte, animale, déchirante, les a unies. Je n'avais pas vingt ans, je les regardais souffrir. Je me souviens que ma grand-mère a dit dans un sanglot : mais qu'est-ce que je vais devenir ?

Je m'appelle Laurent Herrou, je suis écrivain, j'aurai bientôt cinquante ans.

Je suis le deuxième petit-fils d'Andrée Hassen. Avant moi, il y a Olivier, après moi il y a mon frère, Mathieu, et puis Stéphanie, Marine et Bertrand.

Andrée Hassen a fêté ses cent-un ans le 22 octobre dernier.

Le jour de ses cent ans, l'année passée, alors que la famille s'était rassemblée autour d'elle, ma grand-mère me faisait des petits signes de la main. Je m'agenouillais près d'elle, elle me demandait à l'oreille quelle était la personne à qui elle venait de parler. Je lui donnais le prénom, la resituais dans la généalogie, elle opinait d'un coup de tête ou bien interrogeait encore, rapidement, consciente des yeux sur elle et qu'elle devait

donner le change. Elle me disait qu'elle me redemanderait si elle oubliait encore, et puis elle riait dans sa main en se touchant le front, et elle ajoutait qu'elle allait oublier, évidemment.

La confiance, c'est ce sentiment qui permet d'être soi avec l'autre, totalement, sans réserve. Qui permet de dire, de confier justement. De pleurer ou de murmurer : je t'aime. C'est un sentiment rare.

Parfois elle disait d'elle-même qu'elle était une imbécile, en dissimulant son visage entre ses doigts, parce qu'elle perdait la mémoire, et la notion du temps. Quand quelqu'un notait un rendez-vous – la manucure par exemple – auprès de son téléphone, ma grand-mère lisait la date et s'étonnait : ce n'était pas tard pour un rendez-vous, 20 h 16 ? Je lui expliquais que ce n'était pas l'heure, mais l'année, et elle haussait les épaules, incrédule. Elle disait qu'elle n'était plus bonne à rien, elle ne pleurerait pas sur son sort : elle ne comprenait pas ce qu'elle faisait là, trente ans après la fameuse nuit où mon grand-père était mort. Elle trouvait que c'était dommage qu'il n'ait pas beaucoup profité de sa retraite, ni de ses enfants et de ses petits-enfants. Je lui répondais qu'elle avait profité, elle, pour eux deux, que c'était cela qu'elle faisait, depuis trente ans : nous rappeler qui elle était, qui ils étaient, ce qu'ils nous avaient donné, ce qu'elle continuait, elle, de nous donner. Elle pinçait ses lèvres minces, elle disait en serrant ma main : si je pouvais faire plus. Je souriais, je trouvais qu'elle faisait beaucoup, moi. Elle lisait mes livres par exemple. Elle disait que c'était difficile, mon écriture, que ce n'était pas comme dans les romans, mais qu'elle s'accrochait parce qu'elle voulait continuer à me lire, même si elle avait renoncé à lire les autres. Quand je lui rendais visite, mon dernier livre était posé sur une table près d'elle et je remarquais la progression du marquage, modeste mais réelle. Elle m'avait raconté qu'une

employée de la maison de retraite – je n’ai jamais su qui – lui rendait visite fréquemment, s’asseyait en face d’elle et lisait mon livre, et comme à ce moment-là, elle n’y parvenait plus, elle lui avait demandé de lire à haute voix. Comme ça, disait-elle, même si je n’arrive plus à lire, j’avance.

Elle disait aussi qu’elle n’en avait plus pour longtemps. Quand je répondais : cent ans, cent-un ans, pourquoi pas cent dix ?, elle regardait autour d’elle et disait : pour quoi faire ? Ça n’avait plus beaucoup d’intérêt : elle ne comprenait plus très bien la télévision, et elle perdait peu à peu l’intelligence des objets qui l’entouraient, et elle s’en voulait. Mais comme elle ne s’apitoyait pas sur elle, elle préférait me demander comment j’allais moi.

Elle savait que les gens travaillent, qu’ils ont leur vie, elle ne leur en voulait pas, de ne pas être là, elle comprenait. Parfois elle disait que ce serait bien, quelqu’un avec elle quand même, toute la journée, pour la sortir de sa chambre, et se promener avec elle – ce que ses visiteurs faisaient, au rythme de leur vie à eux qui va beaucoup plus vite que celle d’une vieille dame dans un fauteuil roulant. Elle savait que les gens pensaient à elle, elle n’avait aucun doute à ce sujet, elle disait aussi : et puis on a été ensemble, et on a été heureux.

Elle avait assisté en septembre dernier à mon mariage avec Éric, ici-même, à Villequiers. Elle avait été la première à qui nous l’avions appris. Elle avait dit en levant sa coupe de champagne à notre santé que c’était bien que cela soit possible. Que de son temps, les gens comme nous se cachaient et qu’ils étaient malheureux. Et puis on s’aimait, Éric et moi, elle en était témoin depuis trois ans.

Elle avait pleuré à la mairie quand on s’était penché sur elle pour la remercier.

HERROU

Vendredi dernier, alors que les aides-soignantes faisaient sa toilette, l'infirmière s'est avancée vers moi. Elle a dit avec un sourire ému que c'était imminent. Elle a dit que c'était la dernière ligne droite, et l'image de ma grand-mère au volant d'un bolide m'a traversé l'esprit. Ce n'était pas encore fini, l'infirmière n'avait pas besoin d'employer ces deux mots-là, définitifs, même si on savait tous les deux que ça l'était presque. Je l'ai remerciée, elle a touché mon épaule, j'ai rejoint ma grand-mère, j'ai pris sa main dans la mienne et je lui ai menti.

Je lui ai dit qu'elle était dans sa chambre, à la maison.

Je lui ai dit qu'on était tous là autour d'elle.

Un peu plus tard, j'ai envoyé un message à Laurence sur son portable pour lui apprendre que ma grand-mère était morte. Et dans un second message, j'ai écrit qu'on la ramenait au château, vers dix-sept heures. Parce que la téléphonie n'est pas une science exacte, Laurence n'a reçu que le second message et quand Éric lui a rendu visite dans la soirée, Laurence pensait que ma grand-mère était encore en vie. Éric me l'a raconté à son tour, et pendant un court moment, j'ai été heureux parce que dans l'esprit de quelqu'un ma grand-mère était revenue chez elle et s'endormait dans son lit. »

ÉLÉGIE POUR ANDRÉE HASSEN (1915-2016),
20 DÉCEMBRE 2016 EN L'ÉGLISE DE VILLEQUIERS.